

SÉQUENCE A

MICHEL TOURNIER - *VENDREDI OU LES LIMBES DU PACIFIQUE*

Folio N° 959, 1967

Photocopies des extraits

Le personnage comme chemin vers la connaissance de l'humain

Objets d'étude

- I. **Le personnage de roman, du XVII^{ème} siècle à nos jours**
- II. Le texte théâtral et sa représentation, du XVII^{ème} siècle à nos jours
- III. Écriture poétique et quête du sens, du Moyen Âge à nos jours
- IV. La question de l'Homme dans les genres de l'argumentation du XVI^{ème} à nos jours
- V. Vers un espace culturel européen : Renaissance et humanisme
- VI. Les réécritures, du XVII^{ème} siècle jusqu'à nos jours

Lectures analytiques

- | | | |
|------------|-----------------|---|
| A. Texte A | pp 45 à 47 | « Une ère nouvelle (...) il s'était senti orphelin de l'humanité. » |
| B. Texte B | pp 146 à 148 | « <i>Log Book</i> . (...) son île administrée. » |
| C. Texte C | pp 190 à 192 | « La liberté de Vendredi (...) chacun de ses doigts. » |
| D. Texte D | pp 251 à la fin | « La mort en cette île » à la fin. |

DOCUMENTS

LECTURE CURSIVE conseillée (facultative)

- ✓ Daniel Defoe *Robinson Crusoe*
- ✓ Diderot *Supplément au voyage de Bougainville*
- ✓ Montaigne *Des Cannibales*

Texte A : pp. 45 à 47 - « Une ère nouvelle (...) il s'était senti orphelin de l'humanité. »

Une ère nouvelle débutait pour lui — ou plus précisément, c'était sa vraie vie dans l'île qui commençait après des défailances dont il avait honte et qu'il s'efforçait d'oublier. C'est pourquoi se décidant enfin à inaugurer un calendrier, il lui importait peu de se trouver dans l'impossibilité d'évaluer le temps qui s'était écoulé depuis le naufrage de la *Virginie*. Celui-ci avait eu lieu le 30 septembre 1759 vers deux heures de la nuit. Entre cette date et le premier jour qu'il marqua d'une encoche sur un fût de pin mort s'insérait une durée indéterminée, indéfinissable, pleine de ténèbres et de sanglots, de telle sorte que Robinson se trouvait coupé du calendrier des hommes, comme il était séparé d'eux par les eaux, et réduit à vivre sur un îlot de temps, comme sur une île dans l'espace.

Il consacra plusieurs jours à dresser une carte de l'île qu'il compléta et enrichit dans la suite au fur et à mesure de ses explorations. Il se résolut enfin à rebaptiser cette terre qu'il avait chargée le premier jour de ce nom lourd comme l'opprobre¹, « île de la Désolation ». Ayant été frappé en lisant la Bible de l'admirable paradoxe par lequel la religion fait du désespoir le péché sans merci et de l'espérance l'une des trois vertus théologiques², il décida que l'île s'appellerait désormais *Speranza*, nom mélodieux et ensoleillé qui évoquait en outre le très profane souvenir d'une ardente Italienne qu'il avait connue jadis quand il était étudiant à l'université d'York. La simplicité et la profondeur de sa dévotion s'accommodaient de ces rapprochements qu'un esprit plus superficiel aurait jugés blasphématoires³. Il lui semblait d'ailleurs, en regardant d'une certaine façon la carte de l'île qu'il avait dessinée approximativement, qu'elle pouvait figurer le profil d'un corps féminin sans tête, une femme, oui, assise, les jambes repliées sous elle, dans une attitude où l'on n'aurait pu démêler ce qu'il y avait de soumission, de peur ou de simple abandon. Cette idée l'effleura, puis le quitta. Il y reviendrait.

L'examen des sacs de riz, de blé, d'orge et de maïs qu'il avait sauvés de la *Virginie* lui réserva une lourde déception. Les souris et les charançons⁴ en avaient dévoré une partie dont il ne restait plus que de la balle mêlée de fientes. Une autre partie était gâtée par l'eau de pluie et de mer, et rongée de moisissures. Un triage épuisant, effectué grain par grain, lui permit finalement de sauver, outre le riz — intact mais impossible à cultiver —, dix gallons de blé, six gallons d'orge et quatre gallons de maïs. Il s'interdit de consommer la moindre parcelle du blé. Il voulait le semer, car il attachait un prix infini au pain, symbole de vie, unique nourriture citée dans le *Pater*⁵, comme à tout ce qui pouvait encore le relier à la communauté humaine. Il lui semblait aussi que ce pain que lui donnerait la terre de *Speranza* serait la preuve tangible qu'elle l'avait adopté, comme il avait lui-même adopté cette île sans nom où le hasard l'avait jeté.

Il brûla quelques acres de prairie sur la côte orientale de l'île un jour que le vent soufflait de l'ouest, et il entreprit de labourer la terre et de semer ses trois céréales à l'aide d'une houe⁶ qu'il avait fabriquée avec une plaque de fer provenant de la *Virginie* dans laquelle il avait pu percer un trou assez large pour y introduire un manche. Il se promit de donner à cette première moisson le sens d'un jugement porté par la nature — c'est-à-dire par Dieu — sur le travail de ses mains.

Parmi les animaux de l'île, les plus utiles seraient à coup sûr les chèvres et les chevreaux qui s'y trouvaient en grand nombre, pourvu qu'il parvienne à les domestiquer. Or si les chevrettes se laissaient assez facilement approcher, elles se défendaient farouchement dès qu'il prétendait porter la main sur elles pour tenter de les traire. Il construisit donc un enclos en liant horizontalement des perches sur des piquets qu'il habilla ensuite de lianes entrelacées. Il y enferma des chevreaux très jeunes qui y attirèrent leurs mères par leurs cris. Robinson libéra ensuite les petits et attendit plusieurs jours que les pis des chèvres les fassent trop souffrir pour qu'elles ne se prêtassent pas à la traite avec empressement. Il avait créé ainsi un début de cheptel dans l'île après avoirensemencé sa terre. Comme l'humanité de jadis, il était passé du stade de la cueillette et de la chasse à celui de l'agriculture et de l'élevage.

Il s'en fallait pourtant que l'île lui parût désormais comme une terre sauvage qu'il aurait su maîtriser, puis apprivoiser pour en faire un milieu tout humain. Il ne se passait pas de jour que quelque incident surprenant ou sinistre ne ravive l'angoisse qui était née en lui à l'instant où, ayant compris qu'il était le seul survivant du naufrage, il s'était senti orphelin de l'humanité.

¹ Reproche

² Vertu théologique : comportement moral qui vise à guider l'homme dans son rapport à Dieu.

³ Qui insulte Dieu et la religion.

⁴ Insecte ravageur.

⁵ Prière chrétienne.

⁶ Instrument agricole rudimentaire.

Texte B : pp. 146 à 148 - « *Log Book. (...) son île administrée.* »

3 *Log-book. — Que d'épreuves nouvelles depuis trois jours et que d'échecs mortifiants⁷ pour mon amour-propre ! Dieu m'a envoyé un compagnon. Mais, par un tour assez obscur de sa Sainte Volonté, il l'a choisi au plus bas degré de l'échelle humaine. Non seulement il s'agit d'un homme de couleur, mais cet Araucanien costinos est bien loin d'être un pur sang, et tout en lui trahit le métis noir ! Un Indien mâtiné de nègre ! Et s'il était encore d'âge rassis, capable de mesurer calmement sa nullité en*
6 *face de la civilisation que j'incarne ! Mais je serais étonné qu'il ait plus de quinze ans — compte tenu de l'extrême précocité de ces races inférieures — et son enfance le pousse à rire insolemment de mes enseignements.*

9 *Et puis cette survenue inattendue après des lustres de solitude a ébranlé mon fragile équilibre. L'Évasion a été à nouveau pour moi l'occasion d'une défaillance mortifiante. Après ces années d'installation, de domestication, de construction, de codification, il a suffi de l'ombre d'un espoir de possibilité pour me précipiter vers ce piège meurtrier où j'ai failli succomber jadis. Acceptons-en la leçon avec une humble soumission. J'ai assez gémi de l'absence de cette société que toute mon œuvre sur cette terre appelait en vain. Cette société m'est donnée sous sa forme la plus rudimentaire et la plus primitive certes, mais il ne m'en sera sans doute que plus facile de la plier à mon ordre. La voie qui s'impose à moi est toute tracée : incorporer mon esclave au système que je perfectionne depuis des années. La réussite de l'entreprise sera assurée le jour où il n'y aura plus de doute que Speranza et lui profitent conjointement de leur réunion.*

18 *P.-S. — Il fallait trouver un nom au nouveau venu. Je ne voulais pas lui donner un nom de chrétien avant qu'il ait mérité cette dignité. Un sauvage n'est pas un être humain à part entière. Je ne pouvais pas non plus décerner lui imposer un nom de chose, encore que c'eût été peut-être la solution de bon sens. Je crois avoir résolu assez élégamment ce dilemme en lui donnant le nom du jour de la semaine où je l'ai sauvé : Vendredi. Ce n'est ni un nom de personne, ni un nom commun, c'est, à mi-chemin entre les deux, celui d'une entité à demi vivante, à demi abstraite, fortement marquée par son caractère temporel, fortuit et comme épisodique...*

27 *Vendredi a appris assez d'anglais pour comprendre les ordres de Robinson. Il sait défricher, labourer, semer, herser, repiquer, sarcler, faucher, moissonner, battre, moudre, bluter, pétrir et cuire. Il traite les chèvres, fait cailler le lait, ramasse les œufs de tortue, les fait cuire mollet, creuse des rus d'irrigation, entretient les viviers, piège les bêtes puantes, calfate⁸ la pirogue, ravaude les vêtements de son maître, cire ses bottes. Le soir, il endosse une livrée de laquais et assure le service du dîner du Gouverneur. Puis il bassine son lit et l'aide à se dévêtir avant de s'aller lui-même étendre sur une litière qu'il tire contre la porte de la résidence et qu'il partage avec Tenn.*

33 *Vendredi est d'une docilité parfaite. En vérité il est mort depuis que la sorcière a dardé son index noueux sur lui. Ce qui a fui, c'était un corps sans âme, un corps aveugle, comme ces canards qui se sauvent en battant des ailes après qu'on leur a tranché la tête. Mais ce corps inanimé n'a pas fui au hasard. Il a couru rejoindre son âme, et son âme se trouvait entre les mains de l'homme blanc. Depuis, Vendredi appartient corps et âme à l'homme blanc. Tout ce que son maître lui ordonne est bien, tout ce qu'il défend est mal. Il est bien de travailler nuit et jour au fonctionnement d'une organisation délicate et dépourvue de sens. Il est mal de manger plus que la portion mesurée par le maître. Il est bien d'être soldat quand le maître est général, enfant de chœur quand il prie, maçon quand il construit, valet de ferme quand il se consacre à ses terres, berger quand il se préoccupe de ses troupeaux, rabatteur quand il chasse, payeur quand il vogue, porteur quand il voyage, guérisseur quand il souffre, et d'actionner pour lui l'éventail et le chasse-mouches. Il est mal de fumer la pipe, de se promener tout nu et de se cacher pour dormir quand il y a à faire. Mais si la bonne volonté de Vendredi est totale, il est encore très jeune, et sa jeunesse fuse parfois malgré lui. Alors il rit, il éclate d'un rire redoutable, un rire qui démasque et confond le sérieux menteur dont se parent le gouverneur et son île administrée.*

⁷ Humiliant.

⁸ Rendre étanche une coque de navire.

Texte C : pp. 190 à 192 - « La liberté de Vendredi (...) chacun de ses doigts. »

La liberté de Vendredi — à laquelle Robinson commença à s'initier les jours suivants — n'était pas que la négation de l'ordre effacé de la surface de l'île par l'explosion. Robinson savait trop bien, par le souvenir de ses premiers temps à Speranza, ce qu'était une vie désemparee, errant à la dérive et soumise à toutes les impulsions du caprice et à toutes les retombées du découragement, pour ne pas pressentir une unité cachée, un principe implicite dans la conduite de son compagnon.

Vendredi ne travaillait à proprement parler jamais. Ignorant toute notion de passé et de futur, il vivait enfermé dans l'instant présent. Il passait des jours entiers dans un hamac de lianes tressées qu'il avait tendu entre deux poivriers, et du fond duquel il abattait parfois à la sarbacane les oiseaux qui venaient se poser sur les branches, trompés par son immobilité. Le soir, il jetait le produit de cette chasse nonchalante aux pieds de Robinson qui ne se demandait plus si ce geste était celui du chien fidèle qui rapporte, ou au contraire celui d'un maître si impérieux qu'il ne daigne même plus exprimer ses ordres. En vérité il avait dépassé dans ses relations avec Vendredi le stade de ces mesquines alternatives. Il l'observait, passionnément attentif à la fois aux faits et gestes de son compagnon et à leur retentissement en lui-même où ils suscitaient une métamorphose bouleversante.

Son aspect extérieur en avait subi la première atteinte. Il avait renoncé à se raser le crâne, et ses cheveux se tordaient en boucles fauves de jour en jour plus exubérantes. En revanche, il avait coupé sa barbe déjà sacagée par l'explosion, et il se passait chaque matin sur les joues la lame de son couteau, longuement affûtée sur une pierre volcanique, légère et poreuse, assez commune dans l'île. Du même coup, il avait perdu son aspect solennel et patriarcal, ce côté « Dieu-le-Père » qui appuyait si bien son ancienne autorité. Il avait ainsi rajeuni d'une génération, et un coup d'œil au miroir lui révéla même qu'il existait désormais — par un phénomène de mimétisme bien explicable — une ressemblance évidente entre son visage et celui de son compagnon. Des années durant, il avait été à la fois le maître et le père de Vendredi. En quelques jours il était devenu son frère — et il n'était pas sûr que ce fût son frère aîné. Son corps s'était lui aussi transformé. Il avait toujours craint les brûlures du soleil, comme l'un des pires dangers qui menacent un Anglais — roux de surcroît — en zone tropicale, et il se couvrait soigneusement toutes les parties du corps avant de s'exposer à ses rayons, sans oublier, par précaution supplémentaire, son grand parasol de peaux de chèvre. Ses séjours au fond de la grotte, puis son intimité avec la terre avaient achevé de donner à sa chair la blancheur laiteuse et fragile des raves et des tubercules. Encouragé par Vendredi, il s'exposait nu désormais au soleil. D'abord apeuré, recroquevillé et laid, il s'était épanoui peu à peu. Sa peau avait pris un ton cuivré. Une fierté nouvelle gonflait sa poitrine et ses muscles. De son corps rayonnait une chaleur à laquelle il lui semblait que son âme puisait une assurance qu'elle n'avait jamais connue. Il découvrait ainsi qu'un corps accepté, voulu, vaguement désiré aussi — par une manière de narcissisme naissant — peut être non seulement un meilleur instrument d'insertion dans la trame des choses extérieures, mais aussi un compagnon fidèle et fort.

Il partageait avec Vendredi des jeux et des exercices qu'il aurait jugés autrefois incompatibles avec sa dignité. C'est ainsi qu'il n'eut de cesse qu'il ne sache marcher sur les mains aussi bien que l'Araucan. Il n'éprouva d'abord aucune difficulté à faire « les pieds au mur » contre un rocher en surplomb. Il était plus délicat de se détacher de ce point d'appui et de progresser sans basculer en arrière et s'éreinter. Ses bras tremblaient sous le poids écrasant de tout le reste du corps, mais ce n'était pas faute de force, c'était plutôt l'assise et aussi la prise adéquate de ce fardeau insolite qui restaient à acquérir. Il s'acharnait, considérant comme un progrès décisif dans la voie nouvelle où il avançait la conquête d'une sorte de *polyvalence* de ses membres. Il rêvait de la métamorphose de son corps en une main géante dont les cinq doigts seraient tête, bras et jambes. La jambe devait pouvoir se dresser comme un index, les bras devaient marcher comme des jambes, le corps reposant indifféremment sur tel membre, puis sur tel autre, telle une main s'appuyant sur chacun de ses doigts.

Texte D : pp. 251 à la fin - « La mort en cette île » à la fin.

La mort en cette île dont plus personne ne violerait sans doute la solitude avant des décennies n'était-elle pas la seule forme d'éternité qui lui convenait désormais ? Mais il importait de déjouer la vigilance des charognards mystérieusement avertis et prêts à remplir leur office funèbre. Son squelette devrait blanchir sous les pierres de Speranza, comme un jeu de jonchets dont personne ne devrait pouvoir déranger l'édifice. Ainsi serait close l'histoire extraordinaire et inconnue du grand solitaire de Speranza.

Il s'achemina à petits pas vers le chaos rocheux qui s'élevait à la place de la grotte. Il était sûr qu'il trouverait le moyen, en se glissant entre les blocs, de s'enfoncer assez avant pour se mettre à l'abri des animaux. Peut-être même au prix d'une patience d'insecte retrouverait-il un accès jusqu'à l'alvéole. Là il lui suffirait de se mettre en posture fœtale et de fermer les yeux pour que la vie l'abandonne, si total était son épuisement, si profonde sa tristesse.

Il trouva un passage en effet, un seul, à peine plus large qu'une chatière, mais il se sentait si amoindri, si tassé sur lui-même qu'il ne doutait pas de pouvoir s'y insérer. Il en scrutait l'ombre pour tenter d'apprécier sa profondeur quand il crut y percevoir un remuement. Une pierre roula à l'intérieur et un corps obstrua le faible espace noir. Quelques contorsions le libérèrent de l'étroit orifice, et voici qu'un enfant se tenait devant Robinson, le bras droit replié sur son front, pour se protéger de la lumière ou en prévision d'une gifle. Robinson recula, abasourdi.

— Qui es-tu ? Qu'est-ce que tu fais là ? lui demanda-t-il.

— Je suis le mousse du *Whitebird*, répondit l'enfant. Je voulais m'enfuir de ce bateau où j'étais malheureux. Hier, pendant que je servais dans le carré, vous m'avez regardé avec bonté. Alors, quand j'ai entendu que vous ne partiez pas, j'ai décidé de me cacher dans l'île et de rester avec vous. Cette nuit, je m'étais glissé sur le pont et j'allais me mettre à l'eau pour essayer de nager jusqu'à la plage, quand j'ai vu un homme aborder en pirogue. C'était votre serviteur métis. Il a repoussé du pied la pirogue, et il est entré chez le second qui paraissait l'attendre. J'ai compris qu'il resterait à bord. Alors j'ai nagé jusqu'à la pirogue et je me suis hissé dedans. Et j'ai payagé jusqu'à la plage, et je me suis caché dans les rochers. Maintenant, le *Whitebird* est parti sans moi, conclut-il avec une nuance de triomphe dans la voix.

— Viens avec moi, lui dit Robinson.

Il prit l'enfant par la main, et, contournant les blocs, il commença à gravir la pente menant au sommet du piton rocheux qui dominait le chaos. Il s'arrêta à mi-chemin et le regarda au visage. Les yeux verts aux cils blancs d'albinos se tournèrent vers lui. Un pâle sourire les éclaira. Il ouvrit sa main et regarda la main qui y était blottie. Il eut le cœur serré de la trouver si mince, si faible, et pourtant labourée par tous les travaux du bord.

— Je vais te montrer quelque chose, dit-il pour surmonter son émotion, sans bien savoir lui-même à quoi il faisait allusion.

*

L'île qui s'étendait à leurs pieds était en partit noyée dans la brume, mais du côté du levant le ciel gris devenait incandescent. Sur la plage, la yole et la pirogue commençaient à s'émouvoir inégalement des sollicitations de la marée montante. Au nord un point blanc fuyait vers l'horizon.

Robinson tendit le bras dans sa direction.

— Regarde-le bien, dit-il. Tu ne verras peut-être plus jamais cela : un navire au large des côtes de Speranza.

Le point s'effaçait peu à peu. Enfin le lointain l'absorba. C'est alors que le soleil lança ses premières flèches. Une cigale grinça. Une mouette tournoya dans l'air et se laissa choir sur le miroir d'eau. Elle rebondit à sa surface et s'éleva à grands coups d'ailes, un poisson d'argent en travers du bec. En un instant le ciel devint céruléen⁹. Les fleurs qui inclinaient vers l'ouest leurs corolles closes pivotèrent toute ; ensemble sur leurs tiges en écarquillant leurs pétales du côté du levant.

Les oiseaux et les insectes emplirent l'espace d'un concert unanime. Robinson avait oublié l'enfant. Redressant sa haute taille, il faisait face à l'extase solaire avec une joie presque douloureuse. Le rayonnement qui l'enveloppait le lavait des souillures mortelles de la journée précédente et de la nuit. Un glaive de feu entraînait en lui et transverbérait tout son être.

Speranza se dégageait des voiles de la brume, vierge et intacte. En vérité cette longue agonie, ce noir cauchemar n'avaient jamais eu lieu. L'éternité, en reprenant possession de lui, effaçait ce laps de temps sinistre et dérisoire. Une profonde inspiration l'emplit d'un sentiment d'assouvissement total. Sa poitrine bombait comme un bouclier d'airain.

Ses jambes prenaient appui sur le roc, massives et inébranlables comme des colonnes. La lumière fauve le revêtait d'une armure de jeunesse inaltérable et lui forgeait un masque de cuivre d'une régularité implacable où étincelaient des yeux de diamant. Enfin l'astre-dieu déploya tout entière sa couronne de cheveux rouges dans des explosions de cymbales et des stridences de trompettes. Des reflets métalliques s'allumèrent sur la tête de l'enfant.

— Comment t'appelles-tu ? lui demanda Robinson.

— Je m'appelle Jaan Neljapâev. Je suis né en Estonie, ajouta-t-il comme pour excuser ce nom difficile.

— Désormais, lui dit Robinson, tu t'appelleras Jeudi. C'est le jour de Jupiter, dieu du Ciel. C'est aussi le dimanche des enfants.

⁹ Bleu azur très pur.